

Don Bosco
157 (1991)

De l'idole à l'icône

Maturation affective et foi chrétienne

Xavier THÉVENOT
Salésien de Don Bosco
Institut Catholique de Paris

LE CHRÉTIEN EST TOUT UN : être d'esprit, mais aussi être de chair ; être de parole mais aussi être d'affects. Les auteurs spirituels du passé l'avaient bien saisi. Se référant aux trois facultés de l'homme décrites classiquement par la philosophie — la volonté, l'intelligence et la sensibilité — ils prenaient bien garde de ne pas occulter la place et le rôle de chacune d'entre elles dans la rencontre de Dieu. Notamment, la sensibilité faisait l'objet de multiples considérations, tant elle apparaissait à la fois comme une chance de mieux accueillir le Royaume et comme un risque de s'aliéner dans une fausse religiosité. La conjoncture ecclésiale actuelle, où l'émotionnel retrouve beaucoup — certains diraient « trop » — de place, impose de se pencher à nouveau sur le rôle, dans la vie spirituelle, de l'*affectivité*, terme que nos contemporains ont substitué au terme traditionnel de sensibilité.

La maturation de l'affectivité

Mais que recouvre exactement ce concept d'affectivité ? Il est bien difficile de le dire, tant il est employé aujourd'hui de façon non rigoureuse dans le langage commun. Il me semble cependant

qu'il renvoie d'une part à des affects fondamentaux, et d'autre part à des sentiments multiples. Quatre affects touchent en effet communément les personnes : la peur, la colère, le plaisir, la douleur. Et ceux-ci sous-tendent une série de sentiments et d'états émotionnels divers. Citons parmi d'autres possibles : l'angoisse, l'anxiété, la crainte ; la haine, l'agacement ; l'amour, la tendresse, l'amitié, la sympathie, la joie ; la souffrance, la peine, la tristesse... Chacun de ces affects et de ces sentiments est uni à tous les autres en un système complexe et mouvant ; si bien que, si l'un des éléments de ce système vient à se modifier profondément, l'ensemble de la vie affective se réorganise autrement. Par exemple, si l'on change le rapport d'une personne à ses peurs de Dieu, on modifie dans le même mouvement son rapport au plaisir et sa capacité de se mettre en colère. On soupçonne dès lors l'immense complexité du jeu de l'affectivité dans les rapports avec Dieu. C'est toute la vie pulsionnelle du sujet, dans ses dimensions sexuées et agressives, dans ses expériences passées — parfois très archaïques — de frustrations et de gratifications, qui est mobilisée.

Ce jeu va sous-tendre tout le processus de maturation. Celui-ci conduit l'enfant, d'abord enfermé dans une expérience fusionnelle vécue avec sa mère, à devenir un sujet reconnaissant pleinement l'*altérité*, sans perdre pour autant le sentiment de son unité intérieure. La maturité est cet état psychique constitué d'une subtile articulation de narcissisme et de prise au sérieux de l'*altérité*. De narcissisme, en ce sens que le sujet équilibré a un juste amour de lui-même, qui lui donne le sentiment d'une cohésion interne et d'une amabilité foncière. De prise au sérieux de l'*altérité*, parce que le sujet doit bâtir sa vie individuelle et sociale sur la reconnaissance des grandes différences de l'existence : celles du sexe, du temps, de l'espace, du prochain, et, à un autre titre, de Dieu.

On imagine que la mise en place de ce fragile équilibre de l'amour de soi et de l'accueil de l'autre ne se fait pas brusquement, du jour au lendemain. Le psychanalyste anglais Winnicott a souligné combien il était nécessaire de ménager à l'enfant, qui sort d'un état fusionnel, des aires ou des expériences *transitionnelles* où les frontières entre le moi et son autre sont un peu brouillées. Grâce à de telles expériences, et à l'illusion qu'elles comportent, l'enfant pourra ne pas être traumatisé par le choc de l'*altérité*. Il pourra, sans perdre sa sécurité de base, s'appri-

voiser peu à peu au fait que la vie est toujours un travail simultanément de deuil et de « re-surrection », ou encore de désillusionnement et de découverte, source de paix ou de joie. Travail qui conduit à bien équilibrer le narcissisme et la juste place donnée à autrui. Travail que le sujet doit effectuer à chaque étape de son histoire et dans chaque secteur de son existence, notamment dans les domaines de sa vie affective et de sa relation explicite à Dieu. C'est pourquoi il existe une étroite interaction entre l'évolution de la vie affective et celle de la vie spirituelle. Essayons de mieux la percevoir.

Ma thèse consiste à affirmer :

— qu'il y a en chaque chrétien une boucle rétroactive entre la perception des diverses réalités de la foi et sa vie affective ;

— que cette boucle peut être mortifère si elle se vit sous le mode de l'attachement à une *idole*, mais devient vivifiante si elle se vit sous le mode de l'attachement à une *icône*.

L'affectivité face aux réalités de la foi

Examinons tout d'abord la première partie de la boucle : *la vie affective joue sur la perception et l'accueil des réalités de la foi*. Il semble préférable de parler des « réalités de la foi » plutôt que de Dieu. Pour des raisons psychosociologiques d'abord. Le chrétien, dans sa religion, ne se trouve pas devant la seule réalité divine invisible, mais aussi devant des textes, des groupes humains, des rites dont on lui dit qu'ils sont porteurs de Dieu. Ses attachements affectifs au divin doivent donc nécessairement se situer par rapport à ces diverses réalités. Pour des raisons théologiques ensuite et surtout. La Tradition chrétienne nous invite en effet à bien prendre acte d'un double fait : la Trinité est certes en relation *immédiate* avec le sujet croyant, car chacune des personnes divines, comme l'affirme l'évangile de Jean, fait sa demeure en celui qui aime, constituant ainsi avec lui une relation d'une extrême proximité. Et pourtant, la Trinité instaure entre Elle et le croyant une relation qui le renvoie sans cesse à des *médiation*s.

Le Père s'est révélé à travers la médiation de Jésus de Nazareth, mort crucifié, laissant un tombeau vide, puis ressuscité et se

rendant invisible une fois encore à ses disciples en « montant au ciel ». Désormais, voir, entendre, toucher le Christ ne peut plus se faire que par une nouvelle médiation, celle que les théologiens appellent la « figure de la Révélation ». Figure constituée de réalités diverses, harmonieusement articulées entre elles : la ritualité liturgique et spécialement la célébration eucharistique, qui convoque à la prière ; l'Écriture, qui invite à une lecture savoureuse ; l'Église, qui convie à la communion de ses membres ; l'humanité, qui appelle à vivre une éthique de l'agapè ; le cosmos enfin, qui demande à être respecté. Ainsi, la vie spirituelle qui est, sous l'action de l'Esprit, accueil du Christ vivant et reconnaissance joyeuse de la Paternité divine, est simultanément accueil et reconnaissance dans leur consistance propre de chacune des réalités de ce monde.

Sous peine de s'enfoncer dans un univers totalement illusoire, le chrétien est donc obligé, pour vivre sa relation à Dieu, de se situer devant chacune de ces réalités. Il va le faire à partir de tout ce qu'il est, notamment à partir des chances que lui ménagent son affectivité et sa structure psychique, et des limites qu'elles lui imposent. La vie affective du chrétien, cette vie faite de peurs, de colères, de plaisirs, de souffrances, de répulsions, de sentiments tendres... va ainsi soutenir l'attachement privilégié et sain à certaines réalités de la foi, la fuite devant certaines autres, la déformation de plusieurs d'entre elles, etc. Illustrons tout cela par un exemple que l'on rencontre assez souvent de nos jours parmi les jeunes chrétiens.

Exemple : un sujet aux traits narcissiques

Imaginons un sujet qui a des traits narcissiques assez marqués. On sait qu'un tel sujet, suite à des événements familiaux traumatisants vécus dans la petite enfance, a vu le développement de sa vie psycho-affective se bloquer assez tôt, avant qu'il ait pu entrer dans le complexe d'Œdipe. Aussi n'a-t-il pas pu vivre suffisamment l'affrontement à la différence des sexes et des générations, que ménage la résolution de ce complexe. Il va donc constituer ses relations affectives, non pas sous un mode qui reconnaît pleinement le prochain dans sa différence et son autonomie, mais sous le mode d'une attente très forte envers l'autre, considéré comme fort, grand, sans défaut. Il s'agit d'être totalement aimé de cet autre idéalisé et de pouvoir s'appuyer sur lui.

L'angoisse typique qui habite un tel sujet, c'est l'angoisse de perdre cet « objet d'amour », ou d'être abandonné par lui. Si le personnage aimé vient à défaillir ou à faire défaut, la dépression surgit, parfois très profonde.

Le sujet narcissique place très haut l'idéal dans lequel, sans le savoir, il se mire. Ce qu'il prend pour amour pur est en fait, pour une grande part, recherche inconsciente de lui-même. Il se dit « entier », et fait donc ses choix de vie sous le mode du tout ou rien. Aussi est-il facilement attiré par des états de vie qui lui paraissent absolus, comme la vie religieuse, dans laquelle son existence sera « toute donnée à Dieu ». Pour maintenir tant bien que mal son équilibre, et lutter contre les tendances dépressives qui le guettent, il utilise un système de défenses qui consiste à diviser son champ relationnel en deux secteurs ; l'un, qui lui permet des relations normales bien inscrites dans la réalité, l'autre, qui lui fait développer des relations idéalisantes. Enfin, quand il défaille par rapport à son idéal, il ressent une très forte angoisse de culpabilité ; mais il a du mal à faire le partage entre ce qui est défaillance, due à ses limites d'homme, et ce qui est faute morale, engageant sa responsabilité éthique.

On soupçonne, à la seule lecture de ces données, comment un sujet, qui a une telle organisation de son psychisme et de sa vie affective, a des chances de s'attacher aux diverses réalités de la figure de la révélation ou de se protéger d'elles, sous le mode de la fuite ou de la déformation.

Sa recherche d'un personnage grand, fort, sans défaut, l'aimant malgré son indignité, sur lequel il peut totalement s'appuyer et dont la sollicitude envers lui ne défaillira jamais, conditionne pour une bonne part son attachement à Dieu qui lui semble parfaitement correspondre à ses attentes plus ou moins conscientes. Aussi va-t-il vivre ses premières attaches au Seigneur de façon particulièrement gratifiante, en éprouvant toute une série de consolations qui ne sont pas sans évoquer, pour reprendre des images qu'utilisent la Bible et saint Jean de la Croix, l'état bienheureux du nourrisson contre le sein de sa mère.

Dans sa lecture de l'*Écriture*, il aura tendance à sélectionner certains passages ou à les déformer, de façon à entendre Dieu lui « dire » ce que souhaite son inconscient. Par exemple, il sera fasciné non pas par le mystère de l'incarnation, tel que le présentent les évangiles, mystère qui confronte par trop aux limites

du réel, mais par celui de la crèche où un petit enfant, issu d'une mère vierge, est vénéré non seulement par ses parents, mais aussi par des grands hommes, les mages, venus d'Orient.

Son attachement à l'*Eglise* surgira souvent grâce à l'admiration que provoquent en lui des grands témoins de la foi : il aimerait tellement être, comme eux, quelqu'un qui se donne sans aucune compromission au Seigneur ! Son idéal se renforce de la contemplation de ces personnages merveilleux, jusqu'à lui faire désirer d'un grand désir de souffrir comme eux pour le Christ.

De l'*éthique* chrétienne, il va surtout retenir les préceptes de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, oubliant de les articuler avec le précepte de l'amour de soi. « L'oubli de soi » auquel il se sent invité se transforme en un mauvais oubli du je, qui camoufle mal une quête malsaine d'absolu. La dimension sexuée de l'amour, qui est pourtant si présente dans la Bible, sera plus ou moins négligée, ou alors réinstaurée de façon excessive dans les affects vécus au sein de la prière. La douceur promue par le sermon sur la montagne sera invoquée pour maintenir à grande distance tout mouvement de colère, permettant ainsi au sujet de se croire au-dessus de la condition humaine habituelle, qui est marquée de part en part par la sexualité et l'agressivité. Le thème du péché sera souvent utilisé pour accroître à l'excès le sentiment d'indignité, ce qui peut être une façon détournée de s'assurer que l'on est bien inconditionnellement aimé de Dieu.

L'attachement au *cosmos*, qui a été créé en Christ et par Lui (Col 1, 16), aura tendance à soutenir un lien à la Nature vécue comme une bonne mère nourricière ; mais on se méfiera par contre de tout ce qui rappelle ce que l'on partage avec elle, à savoir la finitude.

Enfin, la prière et la *ritualité liturgique* feront rechercher de façon privilégiée des moments où l'on peut en quelque sorte « palper » la présence du Christ, oubliant qu'en son corps ressuscité Celui-ci n'a plus un statut spatio-temporel. L'application des sens, dont le but excellent est de faire saisir que le Christ se rencontre aussi selon la dimension corporelle de la personne humaine, oubliera de se soumettre au nécessaire travail d'une théologie négative : Dieu n'est pas simplement « au bout de nos sens », pas plus qu'il n'est simplement « au bout de nos recherches conceptuelles ». Le thème de la présence immédiate de Dieu

est alors mal équilibré par celui des médiations nécessaires à la rencontre du Seigneur.

A travers l'exemple du sujet aux traits narcissiques marqués, on devine que cette organisation affective présente ses chances et ses risques pour l'accueil de chacune des réalités de la foi. Il en est de même pour toute autre organisation affective. Certes, chez le sujet narcissique, l'attachement au Christ est, à l'image de celui des disciples d'Emmaüs, par trop idéalisé ; mais il n'empêche qu'il y a attachement. Et l'attachement à une réalité n'est jamais purement l'expression de tendances immatures ou pathologiques. Il y a toujours « une partie saine » chez le sujet qui fait alliance avec la réalité à laquelle il s'attache. Et si cette réalité est elle-même saine, alors va s'opérer chez le sujet une purification de ses attachements, qui le conduira à un désillusionnement et à une certaine maturation de sa vie affective. C'est la deuxième partie de la boucle entre l'affectivité et la vie spirituelle qui est ici mise en œuvre.

La purification de la vie affective

Cette deuxième partie de la boucle peut se formuler ainsi : *les réalités de la foi purifient les attachements affectifs du sujet*. En effet, si l'on croit avec l'Eglise que le Christ est venu assumer la condition humaine et la sauver, alors adhérer aux réalités par lesquelles il se donne à être vu, entendu, touché, ne peut qu'opérer un mouvement de purification de la vie affective. Mais il importe de prendre acte qu'un tel mouvement ne se passera pas, habituellement, sous un mode miraculeux qui ferait fi de la condition incarnée de l'homme. De façon commune, Dieu agit par le mode des médiations qui ont été signalées plus haut comme éléments de la figure de la révélation : la liturgie, l'Écriture, l'Eglise, l'humanité, le cosmos. En outre, sa grâce laisse subsister dans sa consistance propre la nature humaine : elle agit à travers les structures du sujet, qui, bien souvent, se sont « cristallisées » très tôt dans son enfance et sont donc en grande partie inchangeables.

Le mouvement de purification de la vie affective par les éléments de la figure de la révélation va se vivre suivant différents modes. Il aura des aspects frustrants et rudes ; certaines fois,

ce seront de véritables travaux de deuils et même des nuits, qui sembleront casser les processus psychiques de défense et qui pourront mener à des angoisses extrêmes. D'autres fois, ce seront des moments de « résurrection », où le sujet percevra que les authentiques attachements à Dieu contribuent à rétablir son agressivité, ses plaisirs, ses attachements sexués, dans plus de vérité humaine. D'où des grands moments de paix, parfois au milieu même d'un remue-ménage psychique considérable. D'où aussi des « bouffées » de joie profonde qui n'ont rien à voir avec des « bouffées délirantes », tant elles ancrent dans le réel. Pour illustrer comment se vit ce mouvement de purification, revenons à l'exemple du sujet narcissique.

Son attachement à Dieu est bâti pour une bonne part sur la quête d'un personnage à l'amour indéfectible, grand et puissant, sur lequel il peut s'appuyer. Or voici que le Dieu annoncé par Jésus-Christ, Dieu qu'il contemple dans son oraison, se révèle être un Père qui laisse son Fils expérimenter la *kénose* jusqu'au point de pouvoir crier : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Voici, pour reprendre le langage des disciples d'Emmaüs, que « celui dont on pensait qu'il délivrerait Israël » a été crucifié et totalement réduit à l'impuissance. Le sujet narcissique qui fréquente durablement la Parole de Dieu se voit ainsi convoqué au même travail de deuil, préliminaire à l'ouverture des yeux, que celui de Céphas et son compagnon.

Le sujet narcissique cherche dans la contemplation de la crèche une confortation, l'assurance qu'il est désiré de tous et objet d'admiration ; qu'il vivra au centre des regards d'autrui, et ce dans un monde où tout est réconcilié, puisque même l'âne et le bœuf sont là pour s'associer à la protection venant des parents ! Or voici que la méditation des *évangiles* de l'enfance du Christ montre que Jésus par sa venue déclenche la violence des hommes, est l'occasion d'un massacre d'innocents, conduira sa mère à avoir un cœur transpercé par un glaive. C'en est fini du rêve d'un monde idyllique où les actes bons ne produiraient que du bien. Le sujet est convoqué à percevoir qu'on ne peut apporter la paix sans simultanément semer des divisions.

Cette cure d'ambiguïté, le sujet narcissique va devoir la faire de façon encore plus existentielle dans son attachement à l'*Eglise*, car celle-ci se révèle sainte et pécheresse à la fois. Elle qui est chargée « d'annoncer dans le monde les merveilles de Dieu »

se montre en bien des points mesquine, aliénée et décevante. Découvrir que la puissance de Dieu rend fort en laissant subsister la faiblesse, voilà qui provoque à un excellent travail de désillusionnement, et qui prépare à la joyeuse insouciance de ceux qui savent en qui ils ont mis leur espoir.

La mise en œuvre au quotidien des *exigences éthiques* de solidarité avec le prochain, surtout quand celui-ci est pauvre ou opprimé, opère le même genre de sain décapage du narcissisme. Le sujet qui prétendait, dans son illusion d'omnipotence infantile, s'instaurer sauveur de ses frères, perçoit à leur contact qu'il partage comme eux la condition humaine : oui, il est bien un être de pulsions, avec une sexualité, des désirs agressifs, des peurs. Bien plus, il partage leur connivence avec le péché : lui aussi est prêt à s'aliéner dans la jalousie, la haine, l'adultère, etc. Voici que, quittant sa position hautaine de sauveur de tous, il découvre humblement, à travers des remaniements importants de sa vie affective et pulsionnelle, que lui aussi à besoin de recevoir d'autrui et d'accueillir le salut du vrai Sauveur qu'est Jésus Christ.

Enfin la lente et longue confrontation à sa corporéité, qui peu à peu se dégrade à cause de l'âge et de la maladie, lui fait redécouvrir combien son être est enraciné dans le *cosmos*, dépendant du climat, du soleil, de la pluie, des éléments chimiques qu'il absorbe. Plus moyen de rejoindre ce Dieu dont il a reçu « l'haleine de vie », sans dans le même mouvement prendre au sérieux le fait qu'il a été modelé à partir de la poussière du sol : trouver Dieu, c'est rencontrer sa propre finitude à travers les liens au cosmos.

On imagine que le sujet, travaillé par ce double mouvement de deuil et de résurrection, se sent parfois malmené dans sa vie affective. Aussi a-t-il besoin de pauses où tout semble s'apaiser, et de moments forts de gratification où, comme dans l'épisode évangélique de la transfiguration, la résurrection semble prédominer sur le deuil, où l'eau vive coule comme dans l'oasis du désert. Les mystiques l'ont bien compris, qui présentent Dieu comme ce que Winnicott appelle « une mère *suffisamment* bonne » ; c'est-à-dire comme une mère qui n'enfoncé pas son enfant dans l'angoisse et lui donne des apaisements suffisants, mais qui ne cesse pourtant de le frustrer pour creuser et purifier son désir, et le faire ainsi émerger, dans la lenteur et la

patience, à son statut de sujet de parole. Une telle mère sait que l'enfant a besoin momentanément d'illusions, qui peuvent constituer une sorte de point d'appui provisoire pour affronter de façon encore plus forte la réalité.

De l'idole à l'icône

Pour conclure, cherchons à penser la distinction entre une bonne et une mauvaise régulation de la vie affective dans la vie spirituelle, en recourant à la différence entre l'idole et l'icône. Une vie affective s'égaré et aliène, si elle se vit sous le mode idolâtrique. Elle s'épanouit et libère, si elle se vit sous le mode de l'attachement à une icône.

Le fonctionnement *idolâtrique* se saisit des diverses réalités de la foi pour en faire des miroirs du rêve de toute-puissance qui habite le sujet. Ces réalités, au lieu de renvoyer à une altérité, fascinent le regard, promettent au sujet de devenir sans faille, de faire l'économie du doute, de la faiblesse, de l'échec, et en définitive de la mort. A la différence de Yahvé lors de l'exode, ou de Jésus, qui tous deux cheminent avec ceux qu'ils invitent à marcher dans la foi et dans l'espérance d'une terre que l'on ne voit pas encore, l'idole est un objet statique. C'est l'homme qui la promène au gré de ses propres désirs. Et quand il l'invoque, il arrête sa marche pour se prosterner devant elle, divinisant faussement ce qu'il a fabriqué. En outre, l'idole fait des promesses démesurées qu'elle est bien incapable de tenir.

On reconnaît là une stratégie narcissique, où chacune des réalités de la foi est investie par l'affectivité du sujet de façon telle qu'elle l'empêche de faire surgir en vérité son désir.

L'attachement à l'icône est bien autre. Comme l'idole, celle-ci mobilise les affects : toute la sensibilité se met en œuvre dans une sorte de ravissement devant la beauté de la figure qu'elle présente au regard. Mais ce ravissement n'est pas une fuite du réel. Il est assomption et traversée de la sensibilité et de toute la condition charnelle, pour mener plus loin le regard et l'ouvrir ainsi à une altérité qui est bien au-delà de ce que peut en percevoir la sensibilité. L'attachement « icônique » ouvre toujours à un mystère, sans aucunement être déni de l'affectivité. Loin de méduser le sujet et ainsi de l'immobiliser, l'icône, par ce « on ne sait quoi » qui l'habite, provoque une recherche inlassable,

souvent désinstallante, mais paisible en son fond. Celui qui accepte d'entrer dans le ravissement qu'elle provoque est renvoyé de profondeurs en profondeurs, jusqu'à comprendre enfin qu'il ne faut pas chercher à dé-finir cette beauté, mais à l'aimer ; car ce qui travaille l'icône, c'est en définitive le Christ, l'Icône même du Dieu invisible (Col 1, 15), ce Dieu dont le nom est « Amour ».

La vie spirituelle, considérée sous l'angle de la vie affective, est donc cette purification continue du *mélange* d'attachement idolâtrique et d'attachement « icônique » ; car il s'agit bien d'un mélange. On ne peut rêver d'un état où l'on investirait parfaitement les réalités de la foi comme ce qu'elles sont, c'est-à-dire comme des icônes. L'excès de narcissisme et les tendances peccamineuses qui nous habitent nous conduisent toujours à investir partiellement la figure de la Révélation de façon idolâtrique. Mais l'Esprit de Dieu, qui conduit peu à peu « à la Vérité tout entière », se charge de purifier nos affections, de façon telle qu'elles deviennent toujours davantage accueil du Christ, seule Icône parfaite du Père.

Qui sont les lecteurs de *Christus* ?

Après la sortie du numéro sur *L'étranger parmi nous*, les abonnés de la Région Parisienne ont été invités à une rencontre, en vue de partager leurs réflexions sur cette brûlante actualité. La réunion s'est tenue le 14 mai au siège de la revue, rassemblant 80 personnes, qui se sont déplacées malgré la grève des trains. Le grand intérêt de la rencontre nous incite à recommencer, ainsi qu'en d'autres villes, à l'occasion d'un autre numéro significatif.

A l'invitation était jointe une petite enquête concernant le profil du lecteur de *Christus*. Merci aux nombreux abonnés (un sur trois) qui ont répondu, nous aidant à mieux connaître, à travers ce sondage, les attentes de tous.

Profil de l'abonné

Homme : 45 %, femme : 55 %. — Religieux(es) : 16 %, prêtre : 16 %, laïc : 67 %. — Situation professionnelle, dans l'ordre : monde de l'entreprise, de la santé et du social, de l'enseignement, de la pastorale. — 60 % sont abonnés depuis moins de six ans. — 57 % communiquent *Christus* à des amis, membres d'un groupe, communautés — 42 % en font une lecture approfondie. — Ordre d'intérêt des rubriques : édito, lectures spirituelles, études ignatiennes, dossier, chroniques... — Pour 75 %, la revue est d'abord un instrument de formation, de réflexion, de culture.

Attentes

Beaucoup d'encouragements à continuer dans la ligne actuelle : réflexion sur la foi, telle qu'elle est interrogée par la culture ; nourriture spirituelle forte ; tradition ignatienne ; Bible ; témoignages situés dans les points chauds du globe.

Habiter sa vie intérieure

Les processus de l'intériorisation

Tony ANATRELLA
Psychanalyste, spécialiste
de Psychiatrie Sociale

ON S'ENNUIE À L'ÉGLISE ! Cette plainte, qu'on entend encore là où le renouveau liturgique n'a pas porté tous ses fruits, traduit le sentiment d'un rendez-vous manqué. Beaucoup, à l'occasion de la célébration des grands moments de la vie, s'enquière de trouver un prêtre ami, pour s'assurer du risque. Coquetterie de nantis ? N'est-ce pas plutôt que chacun est devenu plus exigeant, plus en attente face à tout ce qui relève de la subjectivité et de l'intériorité humaine ? Le besoin de qualité correspond sans aucun doute à celui d'être respecté et accompagné dans l'approfondissement d'un moment de son histoire ; mais aussi à un manque, à un défaut de la période actuelle, qui ne fournit pas toujours les moyens de faire rebondir à l'intérieur de soi les situations et les événements. Autrement dit, la mise en avant de la prière, aujourd'hui, serait l'expression d'une carence psychologique, d'une difficulté à intérioriser sa vie. C'est en partant de ce constat, et de cette hypothèse, que nous voudrions examiner, uniquement au regard du fonctionnement psychique, comment s'élaborent ou non les processus d'intériorisation.